

Nouvelle

# Illusions et confusion, mères de la déconvenue.

Donnet Sisa Nzenzo



HYPALLAGE  
EDITIONS

Donnet Sisa Nzenzo

Illusions et confusion,  
mères de la déconvenue

(nouvelle)

Hypallage Editions

Hypallage Editions  
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 2 juin 2016  
Prix : 2,11 €

© 2016 Hypallage Editions  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-37107-146-9

# Sommaire

<u>Mentions légales</u>	03
<u>Préface</u>	05
<u>Mbula Matadi !</u>	09
<u>Preuve d'indépendance</u>	11
<u>Requête de trop</u>	15
<u>Défilé de la veille</u>	20
<u>Pensées funèbres</u>	28
<u>Pensées funèbres (suite et fin)</u>	33
<u>Le réveil de la momie</u>	35

# Préface

## Voyager, émigrer et vivre l'ailleurs

Il est toujours difficile de partir, de quitter son quotidien, quel que soit la raison ou le projet. Si pour certains, le voyage est un loisir pour se changer les idées ou découvrir d'autres contrées, pour d'autres, le voyage est souvent une nécessité de vie. Ces déplacements sont donc, selon le cas, des déplacements consentis ou subis par les acteurs pour des raisons économiques ou sociales ou professionnelles.

Si je devais retenir trois modes de voyage humain qui résumant ma vision, je citerais les grandes explorations qui ont eu lieu du Moyen Âge à la colonisation ; les voyages vacances et professionnels qui participent aux déplacements modernes ; et les mouvements migratoires actuels du fait des contextes de crise.

Les grands explorateurs et autres voyageurs, à l'instar des missionnaires, sont à mon sens les voyageurs qui ont le plus contribué à l'évolution du monde. De leurs épopées, les différentes terres continentales ont connu de manière douce, forcée, voire même macabre, les transformations démographiques qui aujourd'hui encore définissent la répartition humaine de notre planète dans toute sa diversité.

La population européenne est de loin, celle qui a le plus profité de cette migration à travers l'exploration des autres continents. Des Amériques à l'Asie, en passant par l'Afrique, l'Australie, on retrouve de manière systématique des populations d'origine européenne installées depuis le Moyen Âge et, dans certains cas, en situation de majorité ethnique.

D'autres populations ont également subi ces déplacements, selon le cas, soit par déportation, soit par menace d'extinction, soit par expulsion. C'est le cas des Africains, des Amérindiens et d'autres peuples autochtones à l'instar des Aborigènes d'Australie.

En dehors des motivations indéfendables et de la manière dont se sont opérés ces déplacements, il est légitime de dire que la mondialisation naquit à cette époque. Sans refaire l'histoire ni s'arrêter sur les motivations, on peut reconnaître que ces grands voyageurs qui partaient très souvent vers l'inconnu ont été le tournant de notre évolution.

La seconde catégorie de voyageurs que je trouve intéressant de relever est celle issue des sociétés dites développées sur le plan des performances socio-économiques. Force est de constater que le XX<sup>e</sup> siècle, avec les évolutions en matière d'acquis sociaux, le bénéfice des Trente Glorieuses et la mondialisation des échanges socio-économiques ont entraîné de nouveaux comportements en matière de travail, de loisir et de pratique socio-culturelles. Ainsi, la notion de monde n'a jamais été aussi palpable que durant le siècle dernier.

Et c'est principalement les populations issues des pays les plus avancés qui sont les premières bénéficiaires de cette migration, en raison, soit de leurs atouts économiques (Marché commun), soit des ouvertures politiques (UE, Schengen...), soit des pratiques de loisirs (tourismes, congés payés). La tendance est toutefois en train de s'équilibrer avec, de fait, une hausse générale des déplacements grâce à l'émergence des pays pauvres qui rentrent de plus en plus dans les standards de vie et de pratiques culturelles des pays développés.

Et si on ajoute les déplacements professionnels, on pourra constater que le monde actuel offre plus d'opportunités de vivre ailleurs que jamais durant l'histoire auparavant.

La dernière catégorie des voyageurs est à mon sens l'illustration de l'impact que les deux premiers cas évoqués ont eu sur notre existence. Dans cette catégorie de voyageurs, le voyage est une nécessité de vie. Une étape primordiale pour changer de cadre, espérer mieux, chercher un refuge sécurisé ou simplement fuir le drame.

Des réfugiés syriens fuyant la guerre, aux migrants africains fuyant la misère, en passant par l'exil des élites tibétaines, force est de constater que les raisons du déplacements sont avant tout motivées par des causes non naturelles. À la différence de nos ancêtres, qui se déplaçaient souvent pour des raisons climatiques, de nos jours, les « contraints » au déplacement le sont plus pour des raisons économiques et politiques. On quitte sa terre natale avec sa famille pour la protéger, quitte à voyager de manière risquée et illégale.

Nul parent ne souhaite mettre sa famille en danger en traversant des mers avec des moyens de fortune, à moins d'y être obligé...

Et le paradoxe dans ce drame, c'est la capacité sur le plan international à changer les choses que nous feignons de ne pas avoir. Les nations n'ont jamais eu autant de forces à même de rétablir l'ordre, quel que soit le lieu. Mais ce qui se passe ailleurs est bien souvent le problème des autres...

Enfin, avec cet ouvrage où l'auteur nous évoque le voyage, le déplacement, la mission et la rencontre des cultures et des peuples, nous aurons la possibilité de vivre en récit, plusieurs facettes de cette vision qui est mienne du voyageur.

En vous souhaitant une très bonne lecture, je salue le travail et la volonté de l'auteur à vous édifier sur l'Afrique, son passé et son devenir.

**Jean Paul Makengo**

Militant, Chef d'entreprise

Ancien Adjoint au Maire de Toulouse (2008-2014) Ancien

Conseiller Régional de Midi-Pyrénées (2010-2015)

SOMMAIRE



## **Mbula Matadi !**

Le moment tant attendu arriva : trente juin, anniversaire d'indépendance. C'est à partir de cette date, des décennies écoulées, que les habitants de ce pays, le Zaïre, se libérèrent officiellement du joug des colons belges. Et eurent enfin la possibilité de décider de leurs propres destinés, en toute inconscience et négligence – malheureusement.

En cette journée festive, la contribution du port aurait été d'accueillir ses bateaux à quai, celle du drapeau national de flotter, celle de l'hymne d'être entonné à tous coins de rues de cette ville cosmopolite, sous les cris et applaudissements effrénés des sympathisants de la libération, entraînés par la bière et les plaisirs de la vie.

Seulement voilà, les réjouissances n'auront pas lieu. Du haut de sa stature dominant la belle cité matadienne, le pic Ambien, témoin du passé et aînée des montagnes, veillait depuis des semaines sur une zone au bord de l'éclatement. Certains de ses habitants avaient même émigré vers différentes contrées. Il est vrai que peu d'entre eux arrivaient à destination. Encore moins y commençaient réellement une nouvelle vie.

Les entreprises pillées, leurs promoteurs, majoritairement étrangers, s'en retournèrent chez eux pour ne plus jamais revenir. L'activité économique stagnait. Les produits de première nécessité se raréfiaient. La ville était ainsi morte, à l'inattention des différents leaders se bagarrant sans merci pour le pouvoir.

C'est dans ce contexte que le tout dernier petit porteur, en provenance de Kinshasa, atterrit sur le minuscule aéroport de Tshimpi. Un terrain dans les hauteurs et sur la rive opposée de Matadi.

Il n'y restait pratiquement plus que quelques agents. La raison pour laquelle ces salariés, amis à l'occasion, ne s'étaient pas enfuis était d'ordre financier. Chacun d'eux avait une femme encore enceinte et/ou des enfants très jeunes. Leur désir commun était de faire voyager ces personnes fragiles dans des conditions plus ou moins acceptables. Sinon, le déplacement risquait d'être fatal pour beaucoup d'entre eux.

Probablement attendaient-ils alors un secours du ciel, une offre suffisante pour les aider à bien et rapidement s'organiser. Les employés de cette entreprise publique d'aviation ne doutaient pas : les passagers étaient généreux d'habitude. Ils n'avaient pas de mal à croire que les retards de salaires s'étendaient à des mois, voire même des années, dans ce pays.

## SOMMAIRE

## **Preuve d'indépendance**

Dans la zone rouge, en plein centre-ville, des engins de guerre sillonnaient les rues. On remarquait aussi, avec ces machines, des enfants et des femmes soldats. L'innocence enfantine rengainée, le cœur de mère endurci, la crainte qu'ils inspiraient n'était en rien inférieure à celle dont jouissent les hommes. La survie des assiégés appelait à une soumission totale.

Censés être là pour protéger la population contre les rebelles, les membres de l'armée loyaliste se comportaient au contraire comme des bourreaux – n'hésitant pas à s'introduire dans les maisons des citoyens afin de tuer et voler. Mais soudain, on entendit des bruits de pas. Par leur fréquence et leur retentissement, il était impossible de croire qu'ils étaient l'œuvre d'une seule personne. Les esprits s'affolèrent. Les occupants armés sortirent des maisons, tandis que la population opprimée s'y cloisonnait.

Le corps militaire fut rassemblé en urgence sous la grande tente. Le commandant principal décida de s'enquérir de la situation auprès du chargé des renseignements, ancien mili-

cien incorporé dans l'armée nationale en contrepartie d'une amnistie.

« Que se passe-t-il ? As-tu donné ta langue au chat ? Je t'ai posé une question ! »

Le soldat ouvrit la bouche. Cependant, il la referma aussitôt. Alors, le commandant se précipita sur lui et le gifla.

« Te moques-tu de moi imbécile, hein ? »

Le chargé de renseignements frémit de douleur.

« Non, chef !

— Alors, parle ! »

Le militaire se tut une nouvelle fois. Le commandant l'agressa de nouveau. Encore et encore. Jusqu'à ce que le chargé de renseignements dévoile le fond de sa pensée.

« Nous ignorons tout de ce qui vient vers nous, chef ! Nous avons été pris par surprise ! »

Trahissait-il par la même occasion les membres de son équipe ?

L'officier se trouva interloqué :

« Quoi ? »

Abandonnant ses frères d'armes, il sortit à l'encontre de l'inconnu qui arrivait. Sa progression soulevait une importante vague de poussière.

\* \* \*

Face à cette masse en ébullition qui se retrouvait désormais à quelques centaines de mètres du camp improvisé des militaires, en plein centre-ville, des fusils pointaient déjà. Les soldats reçurent ensuite l'ordre de mitrailler le ciel en guise de sommation. Les premiers coups tirés incitèrent évidemment la foule à s'arrêter. Et le brouillard qui la masquait finit par s'estomper.

On avertit le commandant que cette foule-là était composée d'individus non armés.

Il attrapa un haut-parleur et se mit à tonner :

« Que voulez-vous ? »

Pour réponse, le silence. Le militaire reprit avec plus de fermeté :

« Que voulez-vous, pour la toute dernière fois ? »

Une voix aiguë se fit entendre :

« Protester !

— Protester, contre qui ?

— Vous !

— Pourquoi ? Hors de question ! »

À cet instant, des voix s'élevèrent au loin pour contester la décision prise.

Le commandant renchérit :

« Vous ne protesterez pas, de gré ou de force ! »

La montée des voix s'intensifia. Les esprits s'échauffèrent. Les voici entonnant des chants de liberté, comme pour défier celui qui les empêchait de manifester et affirmer que ses grimaces n'auraient pas d'effet sur leur courage.

La foule finit par se calmer. Et un manifestant, muni d'un porte-voix et d'un papier, la devança largement. Il s'appretait à adresser aux fidèles de Mobutu un message :

« Ô frères, ô sœurs ! Pour l'amour de notre pays, le vôtre également, déposez les armes ! Et acceptez la venue de Laurent Désiré Kabila au pouvoir ! Nous ne voulons plus retourner en arrière. Être dépendant sur toutes les formes que ce soit. Main dans la main, boutons l'élément perturbateur qui nous divise. »

Le commandant s'étonna de leur courage. Et il s'en amusait même. Par ailleurs, il fallait réagir et sur le champ. Mais pas comme l'auraient souhaité les revendicateurs.

SOMMAIRE

## Requête de trop

Comment un homme pouvait-il penser être écouté par son interlocuteur alors qu'il savait que celui-ci ne sursauterait pas si un éclair frappait à son côté ? Comment pourrait-il réclamer de droit quelque chose sans moyens de pression convaincants ? Comment pourrait-il se battre à corps perdu pour un autre et ses intérêts au moment où les siens étaient sans défense ?

Il est tellement important de reconnaître toute folie avant qu'il ne soit trop tard. Car, au seuil de la mort, lorsqu'un être humain se rend compte qu'il n'a pas tout réalisé en harmonie avec ses idéaux, ses ambitions de jeunesse, il repense à tout. À ce qu'il aurait dû faire ou non. Méprisant la globalité de son existence, se mourant dans l'amertume d'une vie ratée, il voudrait bien réécrire le mauvais temps. Gommer les erreurs du passé. Mais, c'est impossible. Alors il s'acharne sur ce qui reste. Sur ce qui attend d'être compté. Malheureusement, à cet instant bien précis, la porte vers un autre monde s'ouvre et le contraint à raccrocher.

\* \* \*

Il venait d'y avoir une attaque en ville. Une partie de la population, suffoquée par la guerre et ses conséquences, avait décidé de manifester. Une démarche pas assez convaincante puisque pour réaction l'autorité militaire fit fusiller les protestataires.

Tout le monde savait que cette région du globe était instable et sous le joug d'une dictature. Mais pas au point que tout puisse basculer, surtout aussi rapidement et, dans un chaos total et imprévu.

La Croix-Rouge, alertée par le sifflement de balles, y dépêcha une équipe médicale au secours des victimes.

Cela faisait quelques heures déjà que l'équipe ne donnait plus signe de vie. Alors, afin de statuer sur la situation et les moyens par lesquels s'en tirer, deux réunions furent organisées par le haut corps médical.

La première se tint à huit clos, regroupant exclusivement les membres de la haute hiérarchie. Tandis que pour la seconde, l'intégralité de l'effectif disponible y fut associée.

Une nouvelle équipe devait être immédiatement envoyée en renfort à la première tant cette dernière, pour des raisons mystérieuses, avait disparu des radars. Les membres de la seconde formation, se sentant sacrifiés, appelèrent à l'éclaircissement et à la temporisation :



« Pourquoi une autre équipe ? S'est-il posé un problème avec la première ?

— Non, il n'y a aucun problème !

— Alors, pourquoi cette pression ? Demain est-il trop tard ?

— Et pourquoi ce silence de leur part ? Il y a quelque chose de louche !

— Que leur est-il d'abord arrivé pour obliger un renfort de notre part ? reprit un des participants. Ils sont de loin bien plus expérimentés que beaucoup d'entre nous ici présents.

— Oui, il dit vrai ! Dites-nous franchement ce qui se passe ? renchérit un autre. Nous n'irons que lorsque cette situation nous paraîtra assez claire.

— Vos réponses, vous les aurez. Mais le devoir d'abord ! »

L'assistance bouda de nouveau :

« Vous n'êtes pas capable de répondre à nos préoccupations et vous voulez nous donner des ordres ! Ne sommes-nous donc pour vous que des marionnettes ? » s'immisça enfin le chef du second groupe dans le débat.

Au début, il ne faisait qu'observer la scène, mais sa colère n'avait cessé de croître :

« Il est hors de question que vous restiez ici !

— Il est aussi hors de question de laisser partir mes hommes dans cette aventure que je qualifie de suicidaire. »

Il s'arrêta de parler un moment, promenant son regard dans la salle. Les esprits étaient attentifs. On entendait le vent souffler sur les battants des fenêtres, pas son cœur battre la chamade :

« Dès notre entrée dans cette communauté, continua-t-il, nous avons nous-mêmes fait table rase de notre identité, de notre race. Bref, de notre appartenance afin de nous initier à jamais à un nouveau monde : celui de l'universelle famille. Nous avons tant donné pour autrui et nos proches sans rien attendre en retour. Nous avons tant enduré pour notre prochain : la mort, les maladies, les blessures. Ceux qui pensent que leur vie leur appartient, eh bien c'est faux. Notre vie ne nous appartient pas, ni à notre entourage, encore moins à ceux que nous secourons, mais aux idéaux desquels nous nous sommes volontairement faits prisonniers. Mais aujourd'hui, devant la chosification que nous subissons, moi, Pellizolli, j'avoue que ces idéaux ne m'ont pas assez enchaîné pour que je ne veuille m'en libérer cette fois.

— Cela m'étonne de votre part. Par contre, ce n'est pas en vous retirant que vous changerez les choses ! l'interrompit le porte-parole. Nous nous porterons bien avec ou sans votre aide ! Sur ce, ceux qui veulent accomplir leur devoir jusqu'au bout sans lâcheté ni désobéissance, contrairement à ce mauvais exemple que je vous déconseille

vivement de suivre, je les prie de lever la main, s'il vous plaît. »

L'exercice eut un résultat sans appel, si bien que la voix autorisée se pressa de quitter la salle.

Ceux que la décision concernait s'accrochèrent à leur refus. Ils ne fléchirent point, car la majorité l'emporte toujours.

#### SOMMAIRE

## Défilé de la veille

Combien de fois les secouristes de la Croix-Rouge ont-ils vu la mort en face ? Le nombre précis leur échappe. Des hommes s'entre-tuent, et ils ne les en empêchent pas. Ils les épient au cas où l'un d'entre eux tomberait, peut-être pour ne plus se relever. Pourquoi n'interviennent-ils qu'à ce moment-là, après l'acte consommé ? Est-ce du désintéressement ou de la complicité, du spectacle ou de la réalité ?

Le travail allait bon train. Il ne restait que quelques heures et ce cauchemar serait enfin clos. À la vue du massacre, le cœur de Pellizolli fut pris d'émotions. Voir ses collègues ainsi que des innocents étendus sur le sol, privés de vie, le marquait profondément.

Pellizolli serait certainement ce matin dans ses quartiers, si les idéaux desquels il s'était fait le prisonnier ne lui étaient revenus intensément à la tête. On ne peut, crainte et colère soient-elles, refréner un idéal, une obsession aussi noble que de sauver des vies.

« Pardon pour le dérangement, Chef ! »

Ce dernier, entre deux occupations, prêta l'oreille :

« Les nouvelles n'ont pas changé, Chef ! Excepté l'homme et la femme que nous avons trouvés et envoyés à l'hôpital, le reste n'est que cadavres.

— Des centaines de victimes ! reprit le subalterne, désespéré. L'armée loyaliste doit y être pour quelque chose ! La bande de salauds !

— Tu as raison ! réagit son responsable. Bien qu'elle ne soit plus dans les lieux, les personnes habitant aux alentours avaient bien confirmé sa présence. »

Un court moment de silence s'écoula. Assez pour que Pellizoli, fortement culpabilisé, se demande ce qui se serait passé si ses compagnons et lui avaient eu à obéir à temps aux ordres de leur supérieur. Peut-être que davantage de vies auraient été sauvées ?

« Assure-toi que l'ambulance soit arrivée aux urgences.

— Oui, Chef ! »

\* \* \*

Les mannequins changent, la mode aussi. Par contre, le styliste est immortel depuis le tout début. De quoi s'inspire-t-il continuellement pour rendre ses défilés aussi uniques, spéciaux, macabres ? Les spectateurs ne s'en lassent pas. On

peut, entraîné par le quotidien, l'oublier. Mais lorsqu'il réapparaît, nous sommes attirés et captivés.

Peu se réjouissaient de monter sur le podium. Le plus grand nombre aimerait bien rester, ne pas bouger en dépit du temps et des crampes. Que redoutaient-ils ? Certainement d'offrir le pire spectacle. Les plus beaux s'immortalisaient tandis que les moins beaux s'effaçaient. Ce défilé, cela faisait cinquante-huit ans que Pellizolli y échappait. Pourquoi y aller ? La façon dont s'étaient illustrés sur le tapis ses prédécesseurs ne l'incitait guère à s'y rendre. Il aimerait, son tour venant, que ce soit l'un des plus beaux jamais réalisés. Alors, il se prépara. Du moins, c'est ce qu'il dit.

\* \* \*

À grande allure, le bus s'introduisit dans l'enceinte hospitalière. Le conducteur évita cadavres et autres jonchés sur le sol aux pelouses meurtries. Arrivé aux urgences, il manœuvra pour que l'ambulance tourne le dos à la réception. La camionnette dérapa. Le personnel médical, déjà au courant, se pressa à la porte arrière et l'ouvrit.

Le docteur s'avança :

« Vite, la civière ! »

Le premier corps sortit : celui d'un homme d'une trentaine d'années.

« De quoi souffre-t-il ? s'informa-t-il auprès du secouriste qui l'accompagnait.

— D'une hémorragie suite à une balle reçue à l'abdomen ! »

Entre temps, le second corps était sorti : celui d'une dame. Les assistants du docteur la prirent immédiatement en charge.

« Lui avez-vous retiré la balle ?

— Non, on a juste stoppé l'hémorragie ! Lorsque nous sommes arrivés, il avait déjà perdu la moitié de son sang. C'est un miracle s'il est encore en vie.

— Comment vous appelez-vous mon ami ? s'adressa le docteur au blessé.

— Ju... Judi... Judith...

— Il ne cesse de répéter ce prénom depuis que nous l'avons trouvé ! » intervint le garde-malade.

Monsieur Nganga, le docteur, feignit d'ignorer ce dernier :

« Judith, ce n'est pas un prénom de fille, ça ? » dit-il en taquinant le blessé. Il cherchait, d'une manière ou d'une autre, à le maintenir éveillé, car il avait remarqué que ses paupières se fermaient.

« Écoutez, monsieur ! Euh... monsieur Judith ! Je sais que vous souffrez, mais ne vous en inquiétez pas. Nous allons tout faire pour vous sauver. D'accord ? »

Le blessé hocha la tête. Le docteur examina minutieusement son corps. Il comprit que son cas se révélait être très grave.

« Aidez-moi à le porter au bloc opératoire ! »

Au moment où ils voulurent s'y presser, des convulsions gagnèrent subitement le patient. Il ne tenait plus dans la civière.

« Mon ami, accrochez-vous ! Nous allons vous sortir de là !... Apportez-moi un calmant, vite ! » ordonna le docteur à un de ses assistants.

La piqûre apportée, il la lui injecta. Cependant, un effet secondaire se produisit. Une décélération pulmonaire se manifesta.

« Mon ami, ne nous quittez pas ! Nous avons encore besoin de vous ! »

Le docteur se débattit pour le maintenir en vie, à l'attention de la foule qui l'entourait. Ses efforts semblaient vains, « Judith » était sur le point de franchir les portes de l'au-delà.

Pendant ce temps, une inconnue, dorénavant sensible à cette scène, s'approchait de plus près. L'identité de la



personne excitée sur le sol, près du docteur, l'intriguait. Ces vêtements, ce corps, ce visage imprégnés de sang lui rappelaient quelqu'un de très proche, d'unique et d'intime. Au fil des secondes, cette idée se métamorphosait en évidence :

« Prévient ! »

Sa voix atteignit les oreilles du blessé et retint son attention. Par ailleurs, la femme continuait à s'approcher de lui.

« Prévient ! » s'exclama-t-elle.

Elle se fit une place parmi le personnel médical. L'assistance fut interloquée.

« Je t'avais prévenu ! Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ? Pourquoi ne t'es-tu pas fié à mes conseils, à la raison ? Pourquoi ? »

La voix familière parvint à la conscience du blessé.

Son sens auditif le lui avait confirmé sans hésiter. C'était bien Judith, son épouse.

« Regarde-moi ce qu'ils t'ont fait ! » déplora-t-elle.

On les sépara non sans difficulté. Cela fut suffisant pour que le patient s'endorme définitivement. Le docteur examina son cœur. L'organe s'était déjà arrêté de battre.

Le docteur marqua par la voussure de ses épaules son découragement :

« Il est parti !

— Non, non ! s'effondra Judith en larmes. Vous mentez, il m'avait promis d'être toujours près de moi. »

Elle se jeta de nouveau sur son époux.

« Chéri, prouve-leur qu'ils ont tort ! Réveille-toi, réveille-toi ! »

Son désir fut vain : il ne bougea pas. La panique l'envahit.

« À quoi tu joues, s'il te plaît ne me fais pas ça ! Tu sais très bien que je tiens à toi ! Pourquoi veux-tu t'en aller maintenant ? Pourquoi veux-tu te séparer de moi ? Est-ce de cette manière qu'on est censé dire adieu à ceux qu'on aime, au monde, dans la souffrance et l'humiliation ? Est-ce cela, Prévient ? Tu es ma seule famille, mon unique rempart. Avec toi seul, je veux achever mon existence sur cette terre. »

Les larmes de la jeune femme s'intensifièrent :

« À l'aube de notre amour, tu me délaisses déjà ! Alors, lorsque le vent glacial du matin me refroidirait, qui me réchaufferait ? Lorsque le soleil ardent de midi me brûlerait, qui me protégerait de ses rayons nocifs, et de la déshydratation ? Lorsque l'obscurité de la nuit m'aveuglerait, qui m'éclairerait de sa lumière, de son amour ? S'il te plaît,

reviens à moi, ne fût-ce que pour notre futur bébé. Tous les mots que je t'ai dits autrefois, je ne les pensais pas du tout. Mon cœur t'appartient, mon corps également. Nous avons encore toute la vie devant nous...

Sa gorge séchait tant elle parlait. Même jusqu'à très tard dans la nuit, on l'entendit se lamenter. Pourquoi l'en aurait-on empêchée ? Désormais, elle tracerait sa destinée seule, sans escale ni assistance.

#### SOMMAIRE

## **Pensées funèbres**

Deux heures sept minutes de la nuit, indiquait la grande horloge de l'hôpital. À cette heure-ci, et pour un temps, les cris de douleur avaient laissé place au repos. Chacun dans son sommeil essayait d'oublier la souffrance qu'il endurait.

Renfermée dans son sac de couchage, Judith pleurait à chaudes larmes. On ne peut pas faire son deuil en quarante-huit heures, voire même en toute une vie. « Pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que... ». Paroles sucrées dorénavant amères.

« ... Pour le pire... » Si elle y avait pensé, elle aurait certainement fait allusion comme tant d'autres à une épreuve que leur amour surmonterait facilement. Elle qui s'était tant investie dans cette relation...

L'émeute était la conséquence de l'incurie des autorités. Suite au manque d'entretien des communes de Nanza et de M'vuzi, les avenues et les maisons étaient recouvertes d'immondices en tous genres. Les infections et les maladies se multipliaient. Des gens mouraient par légions.

Le gouvernement ne pouvait rien y changer. L'entité administrative ne contrôlait plus la zone, prise en grippe par les habitants du pays. La plupart d'entre eux souhaitaient la venue d'un nouveau régime. Et contrairement aux résidents de la ville basse, ils possédaient des armes pour défendre leurs convictions.

Entre temps, appelée par le voisinage, Judith s'en revenait chez elle, colérique. À son entrée, sa mauvaise humeur se répandit dans tout le logis. Prévient, son époux, était au domicile, assis à même le sol du salon, sans rien faire. Il s'ébroua et leva les yeux vers elle :

« Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

– C'est à toi de me répondre !

– Quoi ? »

Elle fronça les sourcils. Son mari s'inquiéta :

« Pourquoi t'irrites-tu subitement envers moi ? Que me reproches-tu ? Qu'ai-je fait ? »

Aucune réponse.

« Mais, parle enfin !

— Est-ce vrai que tu iras protester demain sur la place publique ? Le mari de la voisine s'obstine à participer à la manifestation. Tout comme toi, m'a-t-elle dit.

— Écoute...

— N'essaie surtout pas de mentir ! » le devança-t-elle.

Prévient sembla vexé.

« Depuis quand te mêles-tu de ces choses-là ? Et quand comptais-tu m'en parler ?

— Tôt ou tard, cela ne change rien ! »

Et il se leva pour se retirer dans la chambre.

« Mais tu cours droit à une boucherie ! le suivit-elle par derrière.

— Ne comprends tu donc pas, revint-il vers elle, que c'est notre avenir qui en dépend ! »

Sa femme le repoussa avec rage.

\* \* \*

Excédé, Prévient se laissa tomber sur le matelas à même le sol en quête de sommeil. Sa femme se tenait encore au seuil de la chambre. Démangée par la curiosité, elle ne put s'empêcher de relancer le débat :

« Crois-tu vraiment qu'ils t'écouteront, toi, Prévient !

» Son mari se redressa.

« Eh, eh, eh, d'abord, ne me sous-estime pas ! Et je ne suis pas seul, si tu ne le savais pas : il y a un tas de gens derrière moi. D'ailleurs, Mambu sera de la partie. »

En entendant ce nom, la flamme s'attisa de plus belle.

« L'idée vient donc de lui ? Oublies-tu ce qui s'est passé l'année dernière, jour pour jour, par sa faute ? »

Le leader de l'opposition avait organisé l'année précédente une marche pour déloger le pouvoir actuel, bien qu'à cette période-là, il n'y avait pas encore de guerre dans le pays. La manifestation s'était conclue par un massacre. Des centaines de personnes avaient succombé sous les tirs des militaires loyalistes.

Il semblait que Mambu se soit maintenant rangé du côté du nouvel arrivant. Celui-ci avait dû lui promettre une place importante dans son gouvernement, s'il arrivait à faire capituler à son avantage la province du Bas-Congo, en commençant par son chef-lieu, Matadi.

« Comment as-tu pu te laisser induire en erreur par ce type ? »

Cette fois-ci, le mari en eut assez. Il se leva du matelas et saisit violemment sa femme.

« Si j'ai accepté de marcher contre les membres de l'actuel gouvernement, qui ne pensent qu'à leurs familles et à eux – mêmes, c'est pour nous. Ne le vois-tu pas ? »

Sa femme n'entendit rien de ce qu'il disait, tant il criait.

« Est-ce que cette vie te plaît ?

— Bien sûr que non ! Mais pourquoi me serres-tu aussi fort ? Lâche-moi !

— Tais-toi, idiot ! dit-il en haussant davantage le ton. Comment peux-tu accepter toute cette souffrance ? Veux-tu que notre enfant découvre le monde dans ces conditions, hein ?

— Non, au contraire !

— Et alors, pourquoi ne me laisses-tu pas manifester ? Notre champ d'à côté, déjà pillé, ne produit plus rien ! Nous, nos amis, nos voisins, n'ont plus de ressources pour vivre. Il faut que cela change coûte que coûte !

— Mais, tu es devenu fou à lier !

— Ah, j'en ai assez de tes sornettes ! » la bouscula-t-il.

Elle se cogna sur le battant de la porte et faillit même tomber. Son époux la rattrapa. C'était la toute première fois qu'il se comportait ainsi avec elle. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Voilà où mène l'extrême misère. À ce que l'être humain est censé ne pas faire.

SOMMAIRE



## **Pensées funèbres (suite et fin)**

Le réveil fut doux pour Judith ce jour du vingt-neuf juin. Elle avait pu convaincre son époux de ne pas se laisser entraîner dans ce suicide organisé. Et puis il y avait eu des choses qui s'étaient passées exclusivement entre eux. Assez exaltantes pour que cette matinée ne soit pas comme les autres. D'ailleurs, bien que l'heure fût avancée, elle attendait son fougueux partenaire dans l'intime désir de relancer les ébats.

« Tout de même, sa douche prend du temps », constata-t-elle. Elle décida d'aller à sa rencontre pour voir ce qui le retenait dans la salle de bain.

Il n'y avait personne sous la douche, la salle de bain était vide. Judith ne prit pas la peine de lire l'explication de son départ écrite rapidement sur un papier grossièrement découpé. Quelle bêtise : c'était là qu'il avait inscrit sans le savoir ses dernières pensées !

\* \* \*

« Tu as eu tort de croire aux ambitions fausses d'un autre, abandonnant au triple galop ta femme enceinte. Tu as vaillamment défendu ses intérêts en lieu et place de ta famille. Tu as milité pour lui, ce qui t'a mené jusqu'à la tombe. Prévient, mon bien-aimé, ton entêtement t'a conduit à un endroit où mon amour ne peut inverser le sens de tes pas. Où l'influence de ton commanditaire ne peut te ressusciter. Là où sa famille et lui sont, la mort ne les a pas atteints. Même pas effleurés. Mais nous, oui. D'un coup de foudre, nous nous étions unis. D'un coup de feu, nous sommes désunis. Pour un rien, notre belle histoire s'achève dans la douleur et le regret que moi seule ressens. Que Dieu pardonne ton idiotie, ton irresponsabilité ! »

Le lendemain, sans savoir où elle allait, Judith quitta l'hôpital à la recherche d'un avenir un tant soit peu heureux. L'épisode Prévient était fini contre son gré. Qu'attendrait-elle d'autre de la vie ? Bien sûr, rien d'immédiat après « que la mort ne nous sépare ».

SOMMAIRE

## **Le réveil de la momie**

S'amassant dans des camps de réfugiés, des survivants attendaient... la venue de Dieu, celle de la paix ou plus directement celle d'un secours. À chacun ce qu'il désirait, ce qui lui était nécessaire. Mais au moins, eux tous patientaient, à en perdre la notion du temps.

Les armées se voulant au pouvoir s'affrontaient, n'épargnant aucun bâtiment ni vie s'il le fallait. Rien pour eux ne comptait si ce n'est se maintenir ou conquérir, au désarroi des opprimés pour qui des secouristes s'interposaient en leur faveur au prix de leur propre sang.

En ce climat meurtrier, le docteur Nganga, délégué en chef de l'hôpital général de Kinkanda, s'en revenait de recevoir à l'entrée de la ville un convoi de produits et matériels médicaux en provenance de Kinshasa. Le don d'une organisation non gouvernementale qu'on n'attendait plus au terminus : l'itinéraire n'était pas sûr.

Sur le chemin de retour, comme à l'aller, ses idées étaient concentrées vers l'environnement qu'il traversait. À ses arrières, la promesse devint réalité ; l'unique après plusieurs

demandes en urgence depuis des mois. Pour avoir pris en charge une grande quantité d'hommes, sans qu'aucun des soignés ne donne quelque chose en contrepartie, le centre avait fini par manquer de tout. Le personnel médical n'était même plus payé.

\* \* \*

La caravane motorisée se présenta dans l'enceinte. Celle-ci était délimitée au-devant par du macadam et au fond par des habitations et un cimetière.

À peine descendue de la caravane, une silhouette s'approcha hâtivement de lui, l'ayant aperçu :

« Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta le docteur interpellé par son interne.

— C'est la patiente mise en quarantaine, Monsieur ! Elle s'est réveillée ! » réagit l'infirmière, l'air excité.

\* \* \*

À son apparition dans la salle de mise en quarantaine, il entraperçut la patiente et ordonna à toutes les personnes qui s'attroupaient autour d'elle de sortir, y compris son assistante. Ensuite, il confia à cette dernière d'autres nécessiteux restés dans la pièce précédente, là où des lits de malades avaient fait place à de grandes tables soutenant d'innombrables vies arrachées au bonheur de vivre.

En contact non contrôlé avec des personnes souffrantes et affaiblies, des épidémies se propageaient rapidement dans cet environnement médical. Une catastrophe pour l'hôpital qui, voyant émerger de façon alarmante des maladies insoupçonnées, isolait de la majorité ceux dont l'inconscience d'être et d'agir avaient fait des proies faciles.

Parmi les mis à l'écart dans cette salle à l'ambiance mortuaire se trouvait une femme avec laquelle le docteur se tenait face à face.

Les cheveux de celle-ci, ayant poussé par touffes et laissant ainsi des plaques de peau nue sur son crâne, cachaient en partie un visage dénué de toute humanité. D'autre part, le corps de cette dame était squelettique et atrocement parsemé de cicatrices. Sans compter qu'une de ses jambes, mutilée au genou, était infectée et gonflée. Tandis que l'autre, décharnée et déformée, était couverte d'abcès.

En définitive, le constat du docteur était sans appel. Les précautions prises pour lui éviter des douleurs n'avaient été qu'un court répit avant son arrivée dans les entrailles de l'enfer.

\*\*\*

Peu après le réveil de cette revenante qui était, il fut un temps, en parfaite santé, des gens étaient accouru à ses cris. Et la femme qu'elle était était bouleversée en voyant où elle se trouvait, et ce que son corps était devenu. Ressentant de la honte et de la répugnance à être un objet de curiosité, elle

voulait réagir face à l'hostilité des indiscrets qui l'entouraient et qui n'avaient d'yeux que pour elle. Cependant, la force lui manquait. Et même, maintenant, face à ce personnel du corps médical qui prenait soin d'elle, et qu'elle détestait, elle s'effaçait. À la question de savoir si elle comprenait le français, elle répondit « oui » d'un hochement de tête à peine esquissé. Par la suite, elle se força à les ignorer. Le discours ou la personne, c'était la même chose.

Elle était indifférente aux sollicitations de ce monsieur qui ne cherchait que son bonheur. Elle était également distante, comme il y avait de cela quelques jours, vis-à-vis de ces agents de l'aéroport de Tshimpi qui n'avaient d'objectif que d'essayer, sans succès, de lui soutirer de l'argent.

\* \* \*

À ce moment-là, lors de son arrivée à Matadi, l'une des villes portuaires du Zaïre (présentement, la République Démocratique du Congo), cette Occidentale souhaitait seulement y effectuer un aller-retour éclair. Elle ne voulait pas rester une minute de plus dans ce pays qui lui avait beaucoup pris. En tout cas, tout ce à quoi elle se rattachait.

Son objectif durant cette petite escapade était simplement de revoir son enfant. Effectivement, elle qui, plusieurs années auparavant, l'avait imaginé construire en France une vie dite normale, avec un travail rémunéré, une femme et une descendance, avait été très déçue de savoir que son rejeton avait finalement opté pour un parcours différent. Qu'il

avait plutôt décidé de devenir bénévole et missionnaire catholique en Afrique.

Déjà qu'elle ne croyait pas en la religion ni en Dieu, elle ne voyait pas l'intérêt pour son enfant de tout abandonner, de passer outre un bel avenir qui lui tendait les bras, pour un projet humanitaire qu'elle jugeait stérile et futile.

Et, surtout, femme et mère seule depuis sa naissance, elle estimait que, pour s'être autant occupé de son enfant avant qu'il n'atteigne la majorité, celui-ci, désormais adulte, lui rende la pareille, maintenant qu'elle était âgée et affaiblie. Au lieu de cela, selon ses mots, il l'avait délaissée.

Pendant longtemps, à cause de ce qu'elle considérait comme une trahison, elle lui en avait ouvertement voulu. Mais, finalement, avec les années, la rancœur qui était en elle avait fini par s'effacer. Du moins, en apparence. Et, elle était arrivée au point de se dire qu'il était venu le temps pour elle et sa progéniture de se reparler.

Ce dernier l'avait même invitée là où ses frères de foi et lui-même séjournaient désormais, afin qu'elle puisse découvrir par elle-même les actions sociales de l'Église catholique au sein de la communauté nationale zairoise.

Aussitôt débarquée d'un avion en provenance de Kinshasa, la capitale, elle avait loué le service d'un chauffeur de taxi, le seul qui était encore en activité, pour la conduire expressément au lieu de rencontre prévu.

Après des tracasseries en tous genres dues à la traversée du pont de sept cent vingt mètres de longueur, couramment appelé dans son abréviation O.E.B.K., elle avait enfin atteint sa destination. Une enceinte qui de face présentait une grande église de pierre et s'étendait par-derrrière en un couvent de prêtres catholiques, le tout dans une architecture gréco-romaine, héritage du système colonial.

Le taxi laissé au-dehors, elle avait pénétré seule dans la cour cimentée, s'entraînant d'une manière hasardeuse vers une des salles basses du couvent à deux niveaux. C'est à ce moment précis qu'elle aperçut par des hommes chargeant avec précipitation des cartons contenant probablement des reliques et objets précieux sur un camion en partance, elle avait subi des regards indiscrets et soupçonneux :

« Bonjour, Madame, que puis-je pour vous ? l'avait interceptée un inconnu, s'étant démarqué de la ligne des porteurs de cartons.

— Je cherche le curé de la paroisse !

— Si c'est pour une consultation, avait réagi ledit monsieur du tac au tac, veuillez savoir que je ne peux pas vous recevoir en ce moment.

— Non, ne vous inquiétez pas pour cela, je voudrais juste rencontrer le missionnaire Jean Grand-Champ. Je suis sa mère. »



Le religieux semblait très désorienté à la suite de cette annonce. En vérité, la personne que recherchait cette femme venait de mourir la veille, lors d'un cambriolage qui avait mal tourné. Un fait qui, malheureusement, en cette période de forte agitation politique, avait tendance à se banaliser dans les quatre coins de la ville. Et pire même, du pays. Raison pour laquelle d'ailleurs, l'homme de Dieu et ses collaborateurs cherchaient à cacher ce que les assassins n'avaient pas pu emporter. Il fallait également protéger la mère de Jean Grand-Champ qui était désormais exposée aux affres de ce conflit qui venait à peine d'éclater au grand jour, laissant d'ailleurs perplexes les touristes et même les habitants du pays vraisemblablement mal informés.

Mais, hélas, dans un brouhaha indescriptible, les assaillants avaient annoncé leur retour. N'ayant pas tout emporté à cause du nombre élevé des biens à saisir, ils étaient venus achever le pillage qu'ils avaient commencé.

Et, plus tard, dans leur folie destructrice, ces barbares n'avaient laissé que deux survivants, grièvement blessés : madame Grand-Champ et un jeune homme qui faisait partie d'une foule venue manifester. Il s'appelait Prévient.

Fin

SOMMAIRE